



JUIN 2017 / No XXV

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax

Sainte Gertrude et le Sacré-Coeur de Jésus



Ses révélations et sa mission

1



1



Sainte Gertrude et le Sacré-Cœur de Jésus



LIVRE I

Sainte Gertrude, ses révélations et sa mission

CHAPITRE I

Dédicace à Notre- Seigneur

« Voici, Seigneur très aimant, le talent que votre familiarité si condescendante a confié à la plus vile et à la plus indigne des créatures ; je vous le rapporte par amour pour votre amour, avec le désir de procurer votre gloire et par cet écrit et par ceux que je dois rédiger encore. J'en ai la confiance assurée, et j'ose m'appuyer sur votre grâce pour le confesser hautement ; jamais je n'ai été déterminée à écrire ni affirmer quoi que ce soit par aucun autre motif que le désir formel de contenter votre volonté et de procurer votre gloire et le salut des âmes. Je vous prends donc à témoin du désir sincère que j'ai de provoquer en votre honneur un concert de louanges et d'actions de grâces ; c'est un juste retour que je dois à votre tendresse qui n'a pas voulu se soustraire à mon indignité. Oui, c'est le vœu de mon cœur. Puisse-t-il se trouver des personnes qui, en lisant ces lignes, savourent les douceurs de votre amour et sentent de plus en plus leur cœur inondé de célestes délices !

« Dieu tout-puissant, daignez accomplir votre fidèle promesse et l'humble désir de mon âme ; accordez à tous ceux qui, avec humilité, liront ces pages, de louer votre condescendance, qui a compassion de mon indignité donnez-leur aussi d'être touchés de componction pour leur propre avancement. Faites que de ces encensoirs d'or, de ces cœurs ardents de charité, s'élève jusqu'à vous un parfum si suave, que toute mon ingratitude et ma négligence en soient largement compensées. » II, 24.

CHAPITRE II

Composition du second livre des Révélations

Cette dédicace nous révèle le cœur de sainte Gertrude quand elle tenait la plume, ou dictait à ses sœurs ses admirables révélations : son unique ambition était la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Elle avait composé plusieurs recueils de prières très édifiants et plus doux qu'un rayon de miel. Un seul est parvenu jusqu'à nous ; il a pour titre *Exercices spirituels*. Les beautés qu'il renferme nous font vivement regretter la perte des autres.

Le grand ouvrage de sainte Gertrude qui contient ses révélations a été appelé, tantôt, *Les Insinuations de la divine Piété* ; tantôt, *Le Héraut de l'Amour divin*.

Comme dans le livre de sainte Mechtilde, on y trouve raconté comment il a été composé, et il se recommande lui-même à notre croyance avec la même naïveté.

Ce livre fut écrit à diverses époques : la première partie fut rédigée huit ans après la conversion de sainte Gertrude à une vie plus parfaite, ce qu'elle appelle réception de la grâce ; la seconde ne fut achevée qu'environ vingt ans plus tard.

La réception de la grâce en sainte Gertrude eut lieu le 27 janvier 1281, et ce fut le soir du vendredi saint, 25 mars 1289, que, pressée par une inspiration divine, elle prit le stylet qui pendait à son côté et commença son œuvre ; elle écrivit seulement cinq chapitres, et, vaincue par la répugnance qu'elle y trouvait, elle interrompit son travail. Mais le Seigneur la poursuivait sans relâche ; le 14 septembre de la même année 1289, jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, il lui dit : « Tiens pour certain que tu ne sortiras pas de la prison de la chair que tu n'aies acquitté jusqu'à la dernière obole la dette que tu négliges. Je veux avoir dans tes écrits un témoignage irrécusable de ma divine tendresse pour les derniers temps où je me propose de faire du bien à beaucoup d'âmes. »

« J'en restai tout accablée, dit Gertrude ; je me mis à considérer combien il me serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver le sens juste et les paroles capables de faire comprendre aux hommes ce qui m'avait été dit si souvent, sans qu'il en résultât de scandale. »

Alors le Seigneur fit pleuvoir sur son âme une abondante rosée de grâce. Cette pluie impétueuse l'accabla, sans qu'elle en pût retirer d'autre profit que l'intelligence de quelques paroles au-dessus de la portée de l'esprit humain. Le Seigneur alors la releva avec sa douceur accoutumée, et reconforta son

âme par ces paroles : « Puisque cette inondation te paraît inutile pour toi, je veux maintenant te presser sur mon Cœur divin, je me répandrai en toi avec douceur et suavité, à plusieurs reprises, dans la mesure restreinte de ce que tu peux supporter. »

Et Gertrude reprit son travail. « Votre promesse, Seigneur mon Dieu, fut bien sincère : j'en ai pour preuve l'accomplissement qu'elle a reçu en effet, tous les matins, durant quatre jours, à l'heure la plus favorable, vous m'avez inspiré quelque partie de ce travail. Vous l'avez fait avec tant de richesse et de suavité que j'ai pu écrire sans la moindre fatigue, comme de mémoire, des choses auxquelles je n'avais pas pensé auparavant. Vous avez si bien tout réglé, que lorsque j'en avais rédigé une partie suffisante, il m'était impossible, même en y appliquant tous mes efforts, d'écrire un mot de plus sur les matières, et, le jour suivant, les pensées me venaient sans difficulté et avec abondance. C'est ainsi que vous instruisiez et modériez en quelque sorte ma fougue ; c'est bien là ce qui est écrit, qu'on ne doit jamais tenir si fort à l'action et négliger de s'appliquer à la contemplation. » II, X.

CHAPITRE III

Le livre s'achève et est approuvé par Notre-Seigneur

Ainsi fut composé le second livre des révélations de sainte Gertrude, le seul qui soit écrit de sa main. Les autres parties de l'ouvrage furent écrites par une de ses sœurs, mais sous sa dictée ; le travail ne fut achevé que vers l'année 1301, c'est-à-dire vingt ans après la Réception de la grâce.

Or pour chaque époque, est-il affirmé dans le Prologue, le Seigneur daigna déclarer qu'il acceptait également les deux parties du travail. Lorsqu'en effet, la première eut été rédigée, Gertrude la recommanda humblement et dévotement au Seigneur. Dans son extrême bonté, il lui fit cette réponse : « Si quelqu'un, animé d'une intention droite, veut lire ce livre pour son progrès spirituel, je l'attirerai fortement à moi : il me verra tenant le livre dans mes mains et je le lui ferai lire avec moi. Lorsque deux personnes lisent ensemble dans le même livre, l'une sent le souffle de l'autre ; de même, j'aspirerai le souffle de ses désirs, qui viendront émouvoir intimement ma miséricorde en sa faveur. Je ferai passer en lui le souffle de ma divinité, et ce souffle opérera en lui une rénovation. » Le Seigneur dit encore « Celui qui, animé de la même intention, transcrira ce livre, recevra à chaque trait qui s'y trouve les flèches de mon amour. Je les lancerai sur lui de mon divin Cœur ; elles exciteront dans son âme les sentiments les plus délicieux d'une divine suavité. »

Pendant la rédaction de la seconde partie, une nuit que Gertrude se plaignait tendrement au Seigneur, il lui dit entre autres choses : « Je t'ai placée pour être la lumière des nations et pour être mon salut jusqu'aux extrémités de la terre. » (Isaïe, XLIX, 66.) Elle comprit que ces paroles étaient dites au sujet de ce livre, alors à peine commencé, et s'écria tout étonnée : « Comment, ô Dieu, ce petit livre pourrait-il répandre quelque lumière utile, puisque je ne veux pas qu'on en écrive davantage et que je ne laisserai jamais publier ce qui est déjà écrit ? » Le Seigneur répondit : « Quand je choisis Jérémie comme prophète, il se trouvait incapable de parler ou d'avoir le discernement convenable ; cependant, par sa bouche, j'ai repris les peuples et les rois. De même ceux que j'ai résolu d'éclairer par toi des lumières de la science et de la vérité, n'en sauraient être frustrés. Il n'est personne qui puisse mettre obstacle à mon éternelle prédestination or, ceux que j'ai prédestinés, je les appellerai, et ceux que j'aurai appelés, je les justifierai en la manière qu'il me plaît. »

Une autre fois, en priant, elle essaya encore d'obtenir du Seigneur la permission d'arrêter la personne qui écrivait ce livre, et prétexta que les supérieurs ne l'y obligeaient plus aussi impérieusement. Le Seigneur lui dit alors avec bonté : « Ignores-tu que celui qui est poussé par ma volonté, l'est plus que par toute obéissance ? Or tu sais que ma volonté est que ce livre soit

écrit ; pourquoi donc te troubler ? — C'est moi en effet qui presse celle qui l'écrit ; je l'aiderai toujours et je saurai conserver sans atteinte ce qui est mon bien. »

Conformant alors sa volonté au bon plaisir de Dieu, Gertrude dit au Seigneur : « Seigneur bien-aimé, quel titre voulez-vous que l'on donne à ce livre ? » Le Seigneur répondit : « Ce livre, mon livre, s'appellera *Le Héraut de l'Amour divin*, car on y goûtera par avance quelque chose de la surabondance de mon divin amour. »

Gertrude, remplie d'admiration, reprit : « Les personnes qui ont le titre de héraut sont revêtues d'une grande autorité ; quelle autorité daignerez-vous donner au petit livre que vous honorez de ce titre ? » Le Seigneur répondit : « Celui qui le lira avec une foi droite, une humble dévotion, une pieuse gratitude, en y cherchant son édification, recevra de ma divine libéralité la rémission de ses péchés véniels, la consolation spirituelle et, de plus, les dispositions requises pour recevoir des grâces plus grandes. » (Prologue.)

Ainsi Notre-Seigneur présidait lui-même à la composition du livre. Quand il fut terminé, il daigna en donner une double approbation : l'une à sainte Gertrude elle-même, l'autre à la religieuse qui l'avait rédigé.

Jésus apparut à Gertrude pressant ce livre contre sa poitrine, et lui dit : « Je presse fortement ce livre sur mon cœur, pour faire pénétrer dans son texte entier la douceur de ma divinité. Il s'en imprègne comme une bouchée de pain faite de la plus pure fleur de froment s'imprègne d'un doux hydromel. Celui qui, pour ma gloire, lira ce livre avec une humble dévotion, celui-là en retirera comme fruit le salut éternel. »

Gertrude pria Notre-Seigneur de vouloir bien, pour son honneur et sa gloire, préserver ce livre de toute erreur. Et lui, étendant sa main adorable sur le livre, fit sur lui le signe sacré de la Croix, en disant :

« Il en est comme à la messe, où j'opère la transsubstantiation pour le salut de tous ; ainsi je sanctifie en ce moment, par ma céleste bénédiction, tout ce qui est écrit dans ce livre pour le salut de tous ceux qui voudront le lire avec une humble dévotion. »

Puis, le Seigneur ajouta :

« Le travail de la personne qui a écrit ce livre m'est aussi agréable que si elle avait acheté, pour me parfumer, autant de sachets odorants qu'elle y a formé de lettres. Trois choses m'y plaisent merveilleusement : tout d'abord j'y savoure partout l'inexprimable douceur de l'amour divin, source de tout ce qui s'y trouve écrit. J'y respire aussi la suave odeur de la bonne volonté qu'elle a mise à l'écrire. Enfin, je suis charmé d'y retrouver l'image de ma bonté gratuite qui se manifeste à chaque page. L'amour qui t'a inspiré, dans ma bonté toute gratuite, les choses écrites dans ce livre, ce même amour me les a fait confier à la mémoire de celle à qui tu en as fait le récit. Elle a rassemblé,

disposé et mis le tout en ordre, et prêté ses mains à tout écrire selon mon adorable volonté. Ainsi, je veux que ce livre ait, en quelque sorte, ma très sainte vie et conversation pour couverture ; qu'il soit orné des bijoux vermeils de mes cinq plaies, et que ma divine bonté le scelle, comme de sept sceaux, des sept dons du Saint-Esprit ; aussi personne ne pourra me l'arracher des mains. » V, 33.

La religieuse qui rédigeait ce livre, en allant à la communion, le portait secrètement dans sa manche pour l'offrir au Seigneur comme une louange éternelle. Personne n'en avait connaissance, quand elle s'agenouillait selon la coutume, et se prosternait profondément devant le corps du Seigneur. Une autre religieuse vit Jésus, dans l'impatience de son amour infini, venir lui-même à sa rencontre avec joie et l'embrasser tendrement, tandis qu'elle était à genoux. Il lui dit : « Je pénétrerai de la douceur de mon amour divin et je féconderai toutes les paroles de ce livre qui m'est offert en ce moment et qui a été vraiment écrit sous l'impulsion de mon esprit. Celui qui, venant à moi avec un cœur humilié, voudra y lire pour l'amour de mon amour, je le prendrai comme une mère prend son enfant sur son sein. Je lui montrerai comme du doigt les endroits qui lui seront utiles. Bien plus, je me pencherai alors tendrement sur lui : de même qu'une personne qui a mis dans sa bouche les plus suaves parfums, embaume de son haleine celui qui l'embrasse, ainsi moi, du souffle de ma divinité, je pénétrerai intimement cette personne pour le salut de son âme. » V, 34.

Seigneur Jésus, vous êtes mis en demeure, aujourd'hui, de tenir votre promesse ; indiquez de votre doigt, dans ce livre, les passages les plus aptes à faire connaître votre Cœur divin ; que vos mains sacrées rassemblent, disposent et mettent le tout en ordre, en la manière qui vous soit la plus agréable. Pénétrez encore de la douceur de votre amour, et fécondez de votre souffle tout-puissant, toutes les pages de ce livre.

CHAPITRE IV

Enfance de sainte Gertrude

« Chez cette enfant bénie, dit un vieil historien, les fruits semblèrent prévenir les fleurs ; ses premiers pas foulèrent la vanité du monde, et le premier salut qu'elle lui adressa fut un éternel adieu. »

En effet, âgée de cinq ans, Gertrude entra au monastère d'Helfta. C'était en 1261. Elle était née le 6 janvier 1256...

Le premier livre du *Héraut de l'Amour divin* est tout entier consacré à la Recommandation de la personne. Gertrude en effet avait besoin d'être recommandée. Elle prétendait revenir du Sinai. Elle apportait les secrets du Cœur divin. Elle prophétisait l'avenir et elle déclarait avoir reçu une mission providentielle dans l'Église du Christ. De tels privilèges doivent se prouver, surtout par la sainteté de la vie. Voilà pourquoi les religieuses du monastère d'Helfta, après la mort de Gertrude, écrivirent son éloge et le mirent en tête de ses révélations. C'est là que nous apprendrons à connaître l'amie du Sacré-Cœur.

« O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Combien sont incompréhensibles ses jugements et ses voies insondables ! » (Rom. XI, 33.)

Ainsi Dieu appelle, par des voies secrètes et merveilleuses, ceux qu'il a prédestinés ; il les justifie par des dons gratuits, et sa justice les comble de ses grâces ; il les traite comme s'ils avaient été trouvés pleinement justes et dignes de toutes ses richesses et de toutes ses délices. C'est là ce qu'on a vu dans Gertrude, son élue : pareille à un blanc lis, il l'avait placée, par sa grâce, parmi les fleurs les plus odorantes du jardin de l'Église. Toute petite enfant, âgée seulement de cinq ans, il la tira des agitations du monde et la déposa au lit nuptial de la Religion. A la blancheur de son âme il ajouta, par des dons multiples, les couleurs des plus belles fleurs ; il la fit paraître gracieuse aux yeux de tous et gagner tous les cœurs. Dans un âge et un corps si tendres, elle était mûre par la raison, aimable, entendue, parlait bien ; elle s'appropriait si bien les enseignements, que tous, en l'entendant, demeuraient ravis.

Lorsqu'elle eut été admise à l'école, elle s'y distingua par la vivacité de son esprit et l'élévation de son intelligence. Aussi dépassa-t-elle bientôt en sagesse et en science les enfants de son âge et ses autres compagnes.

Les années de l'enfance et de la jeunesse firent remarquer en Gertrude un cœur pur, un esprit avide de belles connaissances. Elle fut préservée par le Dieu des miséricordes des puérités sans nombre, écueil ordinaire de cet âge. Rendons-en à Dieu louanges et actions de grâces infinies.

Vint enfin l'heure bénie où Celui qui l'avait discernée dès le sein de sa mère, et amenée, alors qu'elle était à peine sevrée, à prendre place au banquet de la vie monastique, combla ses dons. Il l'appela par sa grâce de la vie extérieure à la vie intérieure, et des études auxquelles le corps à part, à l'étude des choses spirituelles. Ce fut par une révélation expresse qu'il opéra cette transformation. Gertrude reconnut alors qu'elle était restée loin de Dieu, sans travailler à lui ressembler. Jusque-là, par une application trop grande aux études libérales, elle avait négligé de porter le regard de son âme sur la lumière des sciences spirituelles, et, par un attachement trop vif aux attraits des sciences humaines, elle s'était privée du bonheur ineffable de goûter la véritable sagesse.

Toutes les choses extérieures, dès ce moment, lui inspirèrent un profond mépris : c'était bien juste, puisque le Seigneur venait de l'introduire au lieu de la joie et de l'allégresse, sur le mont de Sion, je veux dire, dans la contemplation de lui-même. Là, il « la dépouilla du vieil homme avec ses actes, et la revêtit de l'homme nouveau qui est créé selon Dieu dans la justice et dans la sainteté de la vérité ».

CHAPITRE V

La conversion de Gertrude

Ce fut le 27 janvier 1281 que Gertrude fut favorisée de sa première communication avec Notre-Seigneur ; dès lors sa vie, déjà si édifiante, fut, complètement transformée. Le Sacré-Cœur voulait attirer à lui toutes les pensées de son esprit et toutes les affections de son cœur.

Gertrude a raconté elle-même cette vision, qui fut pour elle ce que fut pour saint Paul la vision du chemin de Damas.

Il faut se garder pourtant de croire qu'elle fût tombée dans le vice ; ce fut la sortie d'une vie plus lâche, moins parfaite, et le rapprochement est frappant entre sa conversion et celle de sainte Thérèse.

Deux fois elle a parlé de cette faveur, d'abord pour en faire le récit, ensuite pour en rendre grâce à Dieu. Nous réunirons en un seul les deux passages

« Que mon âme vous bénisse, Seigneur Dieu, mon Créateur ; que mon âme vous bénisse et que, du plus intime de mon cœur, elle publie les miséricordes dont votre infinie tendresse m'a comblée si gratuitement, ô mon Jésus, qui m'aimez si tendrement !

« Je rends grâce, autant que je le puis, à votre immense miséricorde, et je loue avec elle votre patience infatigable, qui vous a fait fermer les yeux sur toutes les années de mon enfance et de ma jeunesse, celles de mon adolescence et d'un âge plus avancé.

« Telle était ma démenche jusqu'à la fin de ma vingt-cinquième année, que je me serais permis, sans remords, toute pensée, toute parole, toute action, en un mot tout ce qui se serait présenté et en quelque lieu que c'eût été ; mais votre miséricorde m'avait préservée de ce malheur par l'horreur naturelle que j'avais pour le mal, par le plaisir que je trouvais dans le bien, ou par les réprimandes que me faisaient mes proches. Vraiment je vivais comme si, païenne, au milieu d'un peuple païen, j'eusse ignoré, mon Dieu, que vous récompensiez le bien et punissiez le mal. Et pourtant, dès mon enfance, depuis ma cinquième année, vous m'aviez choisie pour habiter au milieu de vos plus fidèles amis, sous le toit de la vie religieuse, et là me préparer pour vous.

« Vous avez commencé votre œuvre pendant l'Avent. Je devais terminer ma vingt-cinquième année le jour de l'Épiphanie suivante. Vous avez alors excité en moi je ne sais quel trouble, dont l'impression salutaire commença à me dégoûter des folles pensées de ma jeunesse.

« Ce trouble était destiné à abattre la forteresse de vanité et de curiosité élevée par mon orgueil, et c'est ainsi que vous avez préparé d'une certaine manière mon cœur pour vous recevoir. II, 23.

« Peu après, j'approchais de ma vingt-sixième année. Le lundi qui précéda la fête de la Purification (27 janvier 1281), dans le calme propice du soir, après Complies, j'étais au milieu du dortoir, et ce fut le moment choisi par vous pour apaiser le trouble excité dans mon cœur depuis plus d'un mois. Selon les observances de respect prescrites dans l'Ordre, je venais de m'incliner devant une ancienne quand, relevant la tête, je vis debout devant moi un jeune homme au visage charmant et délicat, paraissant âgé de seize ans. Avec un air prévenant, de douces paroles, il me dit : « Bientôt viendra ton salut. Pourquoi te consumer de chagrin ? Tu n'as donc pas de conseiller pour que la douleur t'ait ainsi changée ? *Cito veniet salus tua ! quare mœrore consumeris ?* »

« Quand il me disait ces paroles, je savais bien que j'étais au milieu du dortoir, et cependant il me sembla que j'étais au chœur, dans cet angle où je fais ordinairement mes tièdes oraisons ; c'est là que j'entendis ces autres paroles : « Je te sauverai et te délivrerai ; sois sans crainte *Salvabo te, noli timere.* »

« Lorsqu'il eut fini, je vis sa main fine et délicate saisir ma main droite, comme pour me garantir la vérité de sa promesse.

« Puis il ajouta : « Avec mes ennemis, tu as mordu la poussière et sucé le miel adhérent aux épines. Reviens enfin vers moi et je t'enivrerai du torrent de mes joies divines. »

Mais alors entre Notre-Seigneur et sainte Gertrude apparut tout à coup une haie hérissée d'épines, tellement longue qu'elle n'en pouvait voir la fin et n'y trouvait aucun passage pour aller à lui.

« A cette vue, je restai hésitante et tout oppressée par mon désir ; je fus sur le point de défaillir, quand Jésus, me saisissant, me souleva sans la moindre difficulté et me plaça à son côté. Et moi, regardant cette main qui venait de m'être donnée en gage, je reconnus les bijoux précieux de ces plaies sacrées qui ont annulé l'écrit de la condamnation de tous les hommes.

« Je loue, j'adore, je bénis, je remercie comme je puis votre sage miséricorde et votre miséricordieuse sagesse ; vous, mon Créateur et Rédempteur, vous vous efforciez de faire plier ma tête indomptable sous votre joug suave, et vous me prépariez un remède si bien accommodé à ma faiblesse.

« Dès ce moment, en effet, à la suave odeur de vos parfums, mon âme reprit son calme et sa sérénité, et je commençai à trouver doux votre joug, et léger votre fardeau qui, peu auparavant, m'avait paru comme insupportable. »
II, 1.

CHAPITRE VI

La transformation intellectuelle en sainte Gertrude

Cette vision eut un premier effet : ce fut de dégoûter sainte Gertrude des études profanes pour l'appliquer tout entière à la lecture et à la méditation des saints Livres. Dieu en soit béni, car le monastère d'Helfta et la sainte Église en ont recueilli de précieux trésors. Adonnée jusque-là à l'étude des lettres, Gertrude devint, dès ce moment, théologienne ; elle se prit à méditer, sans jamais y trouver d'ennui, toutes les pages des saints Livres qu'elle put avoir ou se procurer ; elle remplissait et comblait la corbeille de son cœur des fleurs les plus utiles et les plus parfumées de la Sainte Écriture, et avait toujours ainsi à sa disposition une parole divine pour édifier. Elle pouvait, par là, satisfaire les personnes qui venaient la consulter, et faire face à toute erreur, à l'aide de témoignages de l'Écriture employés par elle avec tant d'à-propos qu'il n'y avait rien à répliquer.

Aussi ne pouvait-elle se rassasier de la merveilleuse douceur et des suaves délices qu'elle goûtait en se livrant à la contemplation divine ou à l'étude de la sainte Écriture. Cette occupation était pour elle ce qu'eût été un rayon de miel à sa bouche, une mélodie ravissante à son oreille, une jubilation spirituelle à son cœur.

Dans le dessein d'expliquer et d'éclaircir aux esprits moins ouverts certains passages obscurs, elle écrivit plusieurs livres pleins d'une ravissante suavité et composés des paroles des saints. Elle les avait recueillies, comme une colombe recueille les grains de froment. Gertrude rédigea ces livres pour l'utilité commune de tous ceux qui voudraient en faire lecture. Elle écrivit aussi des prières « plus douces que le miel » et des modèles d'exercices spirituels pour édifier les âmes. Le style en est si conforme au sujet, que les maîtres, loin d'y trouver à reprendre, en ont plutôt goûté l'heureuse composition. Des textes délicieux de la sainte Écriture émaillent son style ; aussi, ni les théologiens, ni les personnes dévotes, ne sauraient y trouver de l'ennui.

Gertrude était une des puissantes colonnes de la religion ; elle défendait avec intrépidité la justice et la vérité, et l'on peut dire, ce qui a été dit dans le livre de la Sagesse, que « durant sa vie, elle a soutenu sa maison », savoir la religion, et que, « dans ses jours, elle a fait la force du temple » de la dévotion spirituelle. Tous ses avis et ses exemples ont excité un grand nombre d'âmes à la pratique d'une plus grande dévotion. On peut ajouter que, par elle, « les puits ont épanché leurs eaux », car, réellement, personne, en notre temps, ne répandit avec plus de profusion les flots d'une doctrine salutaire.

Elle avait un langage doux et pénétrant, une parole si diserte, si persuasive, si efficace et si agréable, que beaucoup, après l'avoir entendue, rendaient

témoignage à l'Esprit de Dieu qui parlait en elle : leur cœur en était attendri et leur volonté changée.

En effet, « la parole vive et efficace qui pénètre mieux qu'un glaive tranchant », habitait en elle et opérait ces merveilles. Aux uns, ses paroles inspiraient la componction du cœur pour travailler à leur salut ; d'autres trouvaient en elle des lumières qui leur faisaient connaître et Dieu et leurs propres défauts ; quelques-uns recevaient d'elle le soulagement d'une douce consolation ; à d'autres, elle enflammait le cœur d'un amour divin plus ardent. Plusieurs personnes du dehors, qui n'avaient pu l'entretenir qu'une seule fois, assuraient qu'elles en avaient éprouvé une grande consolation. Mais, bien qu'elle eût à sa disposition, sur ce point et d'autres semblables, ce qui peut plaire aux hommes, il ne faut pas croire pourtant qu'elle ait trouvé ce qu'on va lire dans la finesse de son esprit ou dans son imagination. Il ne faut pas l'attribuer à l'habileté de son style ni à la facilité qu'elle avait à s'exprimer. A Dieu ne plaise ! Il faut se persuader fortement et sans aucune hésitation que tout lui venait de la source même de la divine Sagesse. C'était un don gratuit de cet Esprit qui souffle où il veut, quand il veut, à qui il veut et ce qu'il veut, et choisit ce qui convient au lieu, au temps et à la personne. II, 1.

CHAPITRE VII

La transformation du cœur en sainte Gertrude

Notre-Seigneur voulait orner des dons de l'intelligence son épouse bien-aimée ; mais il tenait davantage à la parer des vertus de son Cœur sacré ; aussi il ne négligea rien pour stimuler Gertrude à travailler avec zèle à la perfection de son âme. Il la récompensa de ses efforts par des faveurs extraordinaires et l'excita de la sorte à marcher de vertus en vertus.

Voici, dans l'ordre chronologique, les grâces accordées à sainte Gertrude après la première visite de la grâce, dont nous avons parlé déjà :

- L'illumination progressive du cœur ;
- L'habitation permanente de Jésus dans son âme ;
- L'impression des plaies de Jésus dans son cœur ;
- La transverbération de son cœur ;
- La venue de l'Enfant Jésus dans son cœur ;
- L'impression du sceau de la Trinité en son âme.

Telles sont les grâces accordées à Gertrude pour elle-même. Nous pourrions en ajouter d'autres signalées dans ses écrits.

La grande grâce reçue en faveur du prochain fut sa mission pour faire connaître le Sacré-Cœur et son titre de prophétesse et de théologienne du Sacré-Cœur.

Nous examinerons successivement ces grâces dans les chapitres suivants. Celui-ci traitera de la première.

L'illumination du cœur de Gertrude fut un effet de la vision du 27 janvier 1281 ; mais la lumière ne devait grandir qu'en proportion des efforts de la sainte. Écoutons-la : « Je vous salue, mon salut et lumière de mon âme ; que le ciel entier, la terre et les abîmes expriment ma reconnaissance pour cette grâce nouvelle. Vous m'avez appelée à la connaissance et à la considération de l'intérieur de mon âme, dont jusque-là j'avais eu aussi peu de souci que de l'intérieur de mes pieds. Mais, dès lors, je commençai à examiner attentivement plus d'un repli de mon cœur dont s'offensait votre infinie pureté ; je trouvai tout le reste dans un tel désordre et dans une telle confusion que vous ne pouviez, malgré votre volonté d'y faire votre demeure, y trouver un seul coin où vous reposer. Cependant, ni ce désordre, ni toute mon indignité, ô Jésus, mon bien-aimé, ne vous ont empêché de me favoriser de votre présence visible, toutes les fois que je reçus la nourriture vivifiante de votre corps et de votre sang. Je ne vous ai pas vu, il est vrai, alors plus distinctement qu'on ne voit les objets à la première clarté du jour ; mais, par votre douce

condescendance, vous attiriez mon âme vers une union plus familière avec vous, vers une contemplation plus pénétrante et une jouissance plus dégagée de crainte.

« Comme je travaillais à obtenir ces faveurs, la veille de l'Annonciation de Notre-Dame (24 mars 1281), vous qui, avant qu'on ne vous invoque, dites : « Me voici ! » vous avez daigné me visiter et me combler, malgré mon extrême indignité, des bénédictions de votre douceur. Je ne puis trouver de termes pour exprimer de quelle manière, vous, le vrai soleil qui émerge des profondeurs de la nuit, vous m'avez alors visitée dans votre grande et douce miséricorde. Donnez-moi donc, Ô Vous, l'auteur de tout don, donnez-moi d'immoler l'hostie de jubilation sur l'autel de mon cœur ; que j'obtienne ainsi, selon mes vœux, d'expérimenter souvent, moi et tous vos élus, cette union si douce, cette douceur si unissante qui, jusqu'alors, m'était restée trop inconnue.

« Vous me donniez, dès lors, une connaissance plus lumineuse de vous et, grâce à elle, je me sentais de plus en plus attirée vers le suave amour réservé à vos amis, effet que n'auraient jamais pu produire les sévères châtiments que je n'avais que trop mérités. Je ne me souviens pas toutefois d'avoir éprouvé ces délices en d'autres jours que ceux où vous m'appeliez au banquet de votre table royale. »

CHAPITRE VIII

L'habitation permanente du Cœur de Jésus dans le cœur de Gertrude

Le cœur de Gertrude était prêt, et le Seigneur Jésus allait enfin, selon la belle expression de l'Église, le choisir comme un délicieux séjour.

« C'est ainsi que vous en agissez avec moi, s'écrie Gertrude ; c'est ainsi que vous avez provoqué mon âme. Un jour, c'était entre la Résurrection et l'Ascension, avant Prime, j'entrai dans la cour et m'assis auprès de la piscine pour considérer les agréments de ce lieu. J'étais charmée de la transparence des eaux, de la fraîcheur des ombrages ; j'aimais plus encore le vol joyeux des oiseaux et particulièrement celui des colombes, qui allaient et venaient autour de moi ; mais je préférais à tout le reste le repos de cette retraite mystérieuse. Vous me fîtes alors comprendre, par votre inspiration, que je devais, par les effusions de ma reconnaissance, faire remonter vers vous le courant de vos grâces ; que je devais croître dans la pratique des vertus, et me parer de bonnes œuvres comme les arbres se couvrent de feuillage ; qu'il me fallait surtout mépriser les choses de la terre, et prendre, comme les colombes, un libre essor vers les régions célestes, imposer à mes sens une éternelle rupture avec le tumulte des choses extérieures, en un mot vaquer à vous seul de toute mon âme. Alors, mon cœur deviendrait pour vous la plus délicieuse des demeures.

« Tout le jour, j'eus l'esprit rempli de ces pensées ; le soir, avant de dormir, je m'étais agenouillée pour prier, lorsque ce passage de l'Évangile s'offrit tout à coup à ma mémoire :

« Si quelqu'un m'aime, il gardera mes paroles,
 « et mon Père l'aimera, et nous viendrons en
 « lui, et nous ferons en lui notre demeure. » (JEAN, XIV, 23.)

« Mon cœur de boue sentit alors intimement que vous veniez d'entrer en lui. Plût à Dieu mille et mille fois, que je pusse amener toute la mer changée en sang et la faire passer sur ma tête ! Il faudrait ainsi inonder au moins une bonne fois cette sentine d'extrême misère que vous, le Dieu d'une incompréhensible majesté, avez choisie pour votre demeure ! Oh ! que je désirerais voir, pour un moment, mon cœur arraché de mon corps, mis en morceaux sur des charbons ardents, pour en fondre et en purifier toutes les scories ! Encore qu'il ne pût vous offrir une demeure digne de vous, du moins en serait-elle moins indigne.

« A partir de ce jour, mon Dieu, vous vous êtes montré à moi, avec un air tantôt bienveillant, tantôt sévère, selon que j'étais vigilante ou négligente à,

corriger ma vie... J'avais beau laisser mon cœur s'égarer et se délecter même aux choses passagères, toujours, après des heures, des jours, hélas ! je le crains, après des semaines entières, en revenant à mon cœur, je vous y trouvais toujours de même. Aussi je ne puis me plaindre que vous m'ayez été dérobé, ne fût-ce qu'une seconde, depuis cette heure jusqu'à présent, et voici déjà la neuvième année écoulée. Je n'excepte qu'une fois durant onze jours, avant la fête de saint Jean-Baptiste. Cela provient, à ce qu'il m'a semblé, d'une conversation mondaine qui eut lieu un jeudi ; et cet état dura jusqu'au lundi, veille de saint Jean-Baptiste, à la messe.

« Votre douce humilité, l'admirable bonté de votre charité merveilleuse, voyaient bien que j'en étais arrivée à cet excès de démence, de ne pas m'apercevoir que j'avais perdu un pareil trésor. Je ne me souviens pas, en effet, d'en avoir eu de la douleur, ni d'avoir exprimé la moindre envie de le retrouver. Je m'étonne encore de la folie qui s'était emparée de mon esprit, à moins que vous n'ayez voulu me faire éprouver en moi-même ce que saint Bernard exprime ainsi :

« Lorsque nous fuyons, vous nous poursuivez ; si nous tournons le dos, vous vous représentez en face ; vous suppliez, on vous méprise ; mais ni affront, ni mépris ne peuvent vous faire fuir. Sans vous lasser, vous travaillez toujours à nous attirer vers cette joie que l'œil n'a pas vue, ni l'oreille entendue et qui n'est pas montée au cœur de l'homme. »

Ainsi, dans le principe, vous m'aviez donné sans aucun mérite de ma part, et depuis, malgré ma coupable négligence, vous m'avez rendu la joie de votre salutaire présence. En reconnaissance d'un don si précieux, je vous offre la très excellente prière de votre agonie au Jardin des Oliviers, cette prière si pleine d'angoisse comme l'atteste votre sueur de sang, prière si fervente à cause des élans de votre âme innocente, prière si efficace à cause de l'amour brûlant de votre divinité. Par la vertu et l'excellence de cette prière, daignez consommer mon union avec vous et m'introduire dans votre intimité. Toutes les fois qu'il m'arrivera, pour me rendre utile, de m'occuper à des œuvres extérieures, faites que je ne m'y livre pas tout entière, et lorsqu'elles auront été accomplies en votre honneur le mieux possible, que je revienne aussitôt tout entière en moi-même comme un torrent qui, retenu un instant, une fois l'obstacle enlevé, se précipite vers sa pente. Puissiez-vous me trouver aussi attachée à votre présence que vous vous montrez vous-même assidu près de moi !

« Élevez-moi par-là, à toute la perfection à laquelle votre justice peut jamais permettre à votre miséricorde d'élever une âme chargée du poids de la chair et qui vous a si obstinément résisté. Puissé-je enfin rendre ainsi mon dernier soupir dans votre étreinte et votre baiser tout-puissant ! Puisse mon âme se trouver sans délai là où vous vivez et rayonnez de gloire avec le Père et le Saint-Esprit pendant les immortels siècles des siècles ! » II, 3.

CHAPITRE IX

De l'impression des plaies sacrées de Jésus-Christ

Une des faveurs préférées de Gertrude fut l'empreinte formée sur son cœur par les stigmates admirables des plaies de Jésus.

Voici comment elle raconte elle-même le fait :

« Lorsque vous avez commencé à m'accorder ces faveurs, la première année, je pense, ou la seconde, au temps de l'hiver, je trouvai dans un livre une petite prière conçue en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, donnez-moi d'aspirer à vous de tout mon cœur, de tous mes désirs, avec une âme altérée de vous ; donnez-moi de respirer en vous, très doux et très suave ami ; de diriger sans cesse vers vous, bonheur suprême, tous les mouvements et tous les souffles de mon cœur haletant. Imprimez, Seigneur très miséricordieux, avec votre sang précieux, vos plaies sacrées dans mon cœur, afin que j'y lise et vos douleurs et votre amour. Que la mémoire de vos plaies reste à jamais gravée au fond de mon cœur ; qu'elle excite en moi une douleur pleine de compassion, et qu'elle y allume le feu de votre amour. Faites encore que toute créature ne soit plus rien pour moi, et que vous seul, à Jésus, soyez doux à mon cœur. »

« J'acceptais avec joie tous les termes de cette prière et je prenais plaisir à la réciter souvent.

« Et vous qui ne rejetez jamais les vœux des humbles, vous m'écoutiez, tout prêt à m'accorder la grâce demandée dans cette petite prière : fort peu de temps après, en effet, pendant le même hiver, j'étais assise au réfectoire après les vêpres, pour entendre les Conférences des Pères, l'âme doucement occupée de la pensée de mon néant et des richesses de vos grâces. Tout à coup, je me sentis conférer, j'ose dire de votre main divine, à moi très indigne, les faveurs que je demandais depuis quelque temps dans cette prière. En effet, je connus en esprit que vous aviez imprimé dans mon cœur, à des places déterminées, les stigmates de vos adorables et très saintes plaies. Par ces blessures, vous avez guéri mon âme et vous m'avez fait boire à la coupe délicieuse de votre amour. Mais mon indignité n'épuisa pas encore, par cette faveur, l'abîme de votre tendresse. Je reçus de plus, tant votre libéralité est grande et si prodigue, une autre faveur insigne : ce fut d'être assurée que chaque jour et chaque fois que ma pensée s'arrêterait à ces preuves sensibles de votre amour, j'obtiendrais un bienfait spécial, sans avoir jamais à me plaindre d'un refus.

« Outre ces dons, j'avoue que vous m'avez aussi accordé ce que je vous avais encore demandé dans cette prière, savoir : de lire dans vos plaies et votre douleur et votre amour. Hélas ! ce fut pour peu de temps. Non que je

vous accuse de m'en avoir privée, mais je déplore d'avoir perdu moi-même cette faveur par mon ingratitude et ma négligence. Toutefois, votre immense miséricorde, votre généreuse tendresse me le pardonnerent, et la première de ces faveurs, qui est la plus grande, savoir l'empreinte de vos plaies, me reste encore à présent, mais assurément sans le moindre mérite de ma part. Aussi à vous seul, honneur, empire, louange et jubilation pendant les siècles éternels ! » II, 4.

CHAPITRE X

La transverbération du cœur ou la blessure d'amour.

La seconde faveur chère au cœur de Gertrude fut la transverbération de son cœur ou la blessure d'amour, qu'elle reçut pendant l'Avent de 1288.

« Après ces événements, la septième année, à l'approche de l'Avent, je reçus de vous, Auteur de tout bien, une faveur. J'avais engagé une personne à joindre à la prière qu'elle faisait tous les jours devant le crucifix¹ ces paroles en ma faveur : « Par votre Cœur transpercé, très aimable Seigneur, transpercez le cœur de Gertrude des flèches de votre amour ; en sorte qu'il ne se trouve en lui rien de terrestre, mais qu'il soit tout rempli de votre puissante vertu divine. »

« Provoqué, je pense, par ces paroles, le dimanche *Gaudete*, vous fîtes naître en moi, au moment même où je recevais votre corps et votre sang adorables, un désir qui me força d'éclater en ces termes : « Seigneur, je l'avoue, d'après mes mérites, je ne suis pas digne de recevoir la moindre de vos grâces ; mais à cause des mérites et des désirs de toutes les personnes présentes, je supplie votre tendresse de me percer le cœur de la flèche de votre amour.

« Je m'aperçus bientôt que la vertu de cette parole avait touché votre Cœur divin, tant à l'infusion de grâce qui se fit en moi, qu'à un signe qui m'apparut visible sur le crucifix.

« En effet, après avoir reçu le sacrement de vie et repris ma place pour prier, il me sembla voir partir de la plaie du côté du crucifix, peint sur le jubé, un rayon de soleil acéré comme une flèche. Il en sortait visiblement, puis se retirait et enfin s'élançait tout à fait. Durant quelque temps, il attira ainsi doucement à lui toute mon affection. Toutefois mes vœux ne furent pas satisfaits jusqu'au mercredi suivant, jour où les fidèles, à la messe, honorent la bonté que vous avez montrée dans votre adorable Incarnation et Annonciation². Je m'appliquais moi-même, quoique moins bien, à cette dévotion. Et voilà que vous vous présentez à moi tout à coup, et me faites au cœur une blessure en disant ces paroles :

« C'est ici, en moi, que toutes tes affections doivent se réunir ; tout sans exception : plaisir, espérance, joie, douleur, crainte, et toute autre inclination de ton cœur doit se fixer en mon amour. »

¹ Quand sainte Gertrude parle ainsi, c'est de sainte Mechtilde qu'il s'agit. De même un peu plus loin, quand elle parle d'une âme plus expérimentée.

² Elle parle de l'évangile *Misses* est qu'on lit le mercredi des Quatre-Temps d'Avent.

« Il faut traiter les plaies, les laver, les oindre et les bander. Vous ne m'apprîtes pas alors comment appliquer ce traitement aux miennes. Une âme plus expérimentée et dont l'ouïe plus fine savait mieux discerner que moi, hélas ! le doux murmure de votre amour, me donna un conseil. C'était d'honorer, par une dévotion constante, l'amour de votre Cœur suspendu à la croix ; de puiser ainsi à la source de charité que cet amour ineffable a produite, l'eau de la vraie piété, pour laver toutes mes fautes ; de prendre l'huile de la miséricorde qui découle de votre bonté et qui résulte de votre merveilleux amour, pour en faire un remède à toute adversité ; enfin, dans votre charité si efficace produite par la force de votre incompréhensible amour, de me munir du bandage de la justification, qui me permettait de diriger vers vous toutes mes pensées, paroles et actions, et de m'attacher ainsi à vous d'une manière indissoluble. »

C'était donc un programme de dévotion au Sacré-Cœur que se traçait sainte Gertrude. Déjà l'amende honorable y avait sa place. Voici celle qu'elle adressait à Dieu le Père, pour réparer l'abus qu'elle avait fait de la grâce divine.

« Vous m'avez comblée de grâces, Seigneur, mais trop souvent j'ai tout gâté par malice et méchanceté. Je vous prie d'y suppléer par le puissant amour dont possède la plénitude Celui qui, assis à votre droite, s'est fait l'os de mes os et la chair de ma chair. Car c'est par lui, en la vertu du Saint-Esprit, que vous nous avez donné d'agir avec ces nobles sentiments de compassion, d'humilité et de révérence. Par lui encore, je vous présente mes gémissements pour mes nombreuses infidélités envers votre bonté ; malgré sa noblesse divine, j'ai combattu contre elle en bien des occasions, par pensées, paroles et actions, mais particulièrement en usant de vos faveurs avec tant d'infidélité, de négligence et d'irrévérence. Ne m'eussiez-vous donné à moi, indigne, qu'un brin de fil d'étoupes en souvenir, j'aurais dû lui porter encore plus de respect...

« O mon Dieu ! je ne peux me persuader que ces faveurs, dont j'ai si mal profité, m'aient été accordées pour moi seule, vu que votre sagesse éternelle ne peut se faire illusion sur personne. Donc, ô dispensateur de toute grâce, qui m'avez comblée de dons gratuits et immérités, inspirez à celui qui lira ces pages, au cœur de votre ami, un sentiment de tendre compassion pour vous ; qu'il vous loue, qu'il vous adore, qu'il admire comment le salut des âmes vous a fait conserver jusqu'à cette heure une perle si précieuse dans le borbier de mon cœur ; qu'il exalte votre miséricorde, en disant du cœur et des lèvres : « O vous, Dieu, de qui tout bien procède, vous méritez toute louange. » A vous soient honneur et puissance, bénédiction et gloire. »

CHAPITRE XI

La venue de l'Enfant Jésus dans le cœur de Gertrude.

« C'était en cette nuit sacrée où tomba la douce rosée de votre divinité et où, sur le monde entier, les cieus versèrent le miel. Mon âme, comme une toison exposée dans l'aire de la charité, fut tout humectée de cette rosée³. Elle voulut méditer et exciter sa dévotion sur ce divin enfantement où la Vierge mit au monde, comme l'astre émet le rayon, son Fils, vrai Dieu et vrai homme. Il me sembla tout à coup que l'on me présentait et que je recevais, dans un coin de mon cœur, un tendre enfant, né à l'heure même ; certes, il contenait en lui le don de la suprême perfection, le don par excellence ! Pendant que mon âme le possédait en elle, elle lui sembla qu'elle était transformée tout entière ; elle se colora des teintes de l'enfant, si toutefois on peut appeler couleur ce qui ne peut être comparé à rien de visible.

« Mon âme perçut encore une intelligence ineffable de ces paroles pleines de douceur : « Dieu sera tout en tous » (I Cor., XV, 98), alors qu'elle se sentait posséder son Bien-Aimé, descendu dans son cœur. Aussi but-elle avec une avidité insatiable les paroles suivantes qui lui étaient versées comme un breuvage divin :

« Comme je suis dans ma divinité la figure de la substance de mon Père, ainsi tu seras l'image de mon humanité, et tu recevras dans ton âme déifiée les effusions de ma divinité, comme l'air reçoit les rayons du soleil. Pénétrée alors intimement de ce principe d'union, tu seras préparée à une union plus familière avec moi. »

« O délicieux baume de la divinité, qui coulez partout en ruisseaux de charité, qui donnez vos pousses et vos fleurs jusqu'en l'éternité, et à la fin des temps envahirez tout l'espace de vertu vraiment irrésistible de la droite du Très-Haut, comment un vase d'argile, destiné par sa condition à être un vase d'ignominie, a-t-il pu renfermer la liqueur si précieuse de votre grâce ? O témoignage évident de l'excès de votre tendresse, vous n'avez pas cessé de la verser cette liqueur, alors que je m'égarais si loin dans le chemin perdu des vices. Tout au contraire, la douceur de cette heureuse union s'est révélée en moi, autant qu'il m'était donné de la recevoir. » II, 6.

³ Sainte Gertrude unit aux paroles de la liturgie pour le jour de Noël le souvenir de la toison de Gédéon, couverte dans son aire de la rosée du ciel.

CHAPITRE XII

L'âme de Gertrude est marquée du sceau de la Trinité.

La même année, en la fête de la Purification, Gertrude était retenue au lit par une infirmité douloureuse ; elle se plaignait en elle-même de voir la maladie lui dérober la visite divine dont elle était ordinairement favorisée à pareil jour, lorsque Marie, la douce Mère de Jésus, lui apparut et lui dit pour la consoler : « Tu ne te souviens pas d'avoir jamais éprouvé de douleurs plus aiguës en ton corps ; apprends donc que c'est une préparation pour recevoir le plus riche présent que t'ait fait mon Fils. C'est pour cela que ton esprit a été fortifié par la maladie du corps. »

« Soulagée par ces paroles, raconte Gertrude, je reçus immédiatement avant l'heure de la procession l'aliment de la vie, et je me mis à méditer sur Dieu et sur moi-même. Je reconnus alors que mon âme, pareille à la cire qu'on amollit avec précaution en l'approchant du feu, se présentait devant la poitrine de Notre-Seigneur, comme devant un sceau dont elle allait recevoir l'empreinte. Tout à coup, je la vis envelopper et pénétrer en partie ce trésor sacré où réside corporellement la plénitude de la divinité, et aussitôt elle fut marquée du sceau de la brillante et toujours immuable Trinité. »

C'est donc sur la poitrine de Jésus et sous la pression du Sacré-Cœur que l'âme de Gertrude fut marquée du sceau de la Trinité ; ainsi transformée, elle s'écriait, dans l'élan de sa reconnaissance :

« O feu dévorant ! mon Dieu, vous m'avez contenue, puis dégagée, et enfin vous m'avez communiqué votre vive ardeur. Elle était si violente que, sans s'éteindre en descendant dans la terre humide de mon âme, elle a desséché en moi les eaux des joies mondaines ; elle a amolli l'attachement inflexible que j'avais à mon propre sens, attachement que le temps avait si fort endurci. O feu vraiment consumant, dont l'activité s'exerce sur les vices, tandis que vous devenez pour l'âme une onction douce et rafraîchissante ! c'est en vous, et en vous seul, que nous recevons cette vertu de pouvoir nous reformer à l'image et à la ressemblance de Celui qui nous a créés. O fournaise ardente ! l'âme voit en vous la vision de la paix véritable. Votre opération change les scories en un or pur et éprouvé, lorsque l'âme, fatiguée d'illusions, désire enfin, de toute l'ardeur de son esprit, et trouve en vous la vérité sans erreur. »

CHAPITRE XIII

Notre-Seigneur donne à sainte Gertrude une mission relative à son Cœur sacré.

Quand on compare la vie de sainte Gertrude et la vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, on est tout surpris de constater les mêmes faveurs dans les deux amantes du Cœur sacré. Habitation permanente dans leurs âmes, blessure du cœur, impression du sceau de la Trinité, échange des cœurs entre Jésus et l'âme ; on dirait deux vies presque identiques, avec cette différence cependant que Gertrude habite le Thabor plus souvent que la bienheureuse Marguerite-Marie. Cette dernière, en effet, ne devait guère connaître que le rocher ensanglanté du Calvaire.

Et pourquoi Notre-Seigneur a-t-il voulu nous manifester les faveurs extraordinaires dont il a comblé ses deux épouses bien-aimées ? C'était parce qu'il les investissait, l'une et l'autre, d'une mission divine, et les envoyait comme les messagères de son Cœur sacré vers le peuple fidèle. Prévenues de faveurs si sublimes, elles apparaissent à nos regards le front ceint d'une céleste auréole, dignes de tout respect, de toute croyance, et dès lors nous sommes mieux disposés à recevoir les grâces qu'elles nous apportent du Cœur même de Jésus. Non pas que nous devions prétendre aux privilèges extraordinaires de ces âmes saintes ; « il n'est pas juste de jeter le pain des enfants aux chiens, mais du moins les petits chiens peuvent attendre les miettes qui tombent de la table de leur maître ». Nous, chrétiens vulgaires, semblables à la femme de Canaan, nous ne demandons pas davantage ; mais, au moins, ces miettes précieuses du banquet des épouses du Sacré-Cœur, nous les demandons avec instance. Puisse le bon Maître nous répondre : « Votre foi est grande, vous aussi vous aurez de mon Cœur »

I

LA PROMESSE FAITE À SAINTE GERTRUDE

Ce fut le dimanche de la Quinquagésime, qui suivait la fête de la Purification, que Notre-Seigneur promit à sainte Gertrude de lui faire le don de son Cœur sacré.

« Je sentis pendant la messe, dit-elle, que Dieu échauffait mon âme et excitait mes désirs vers des biens supérieurs à toutes les grâces reçues par moi jusque-là, et cela surtout pendant le chant du répons composé avec les paroles jadis adressées à Abraham : « Je te bénis et te bénirai encore ; à toi et à ta race, je donnerai ces régions. »

« Votre main, ô Jésus, touchant votre poitrine sacrée, me fit voir quelles étaient ces régions que me promettait cette libéralité sans bornes. »

Pendant que sainte Gertrude considérait la main de Jésus posée sur sa poitrine, elle vit des gouttes de cire s'écoulant une à une dans le Cœur sacré, pour être absorbées dans ses secrètes profondeurs. C'était l'âme de la sainte, qui, pareille à la cire, s'était imprimée sur le Sacré-Cœur, et avait commencé à pénétrer en lui le jour de la Purification, qui se fondait ainsi. Sous l'action de l'amour divin, elle s'unissait à son Bien-Aimé et prenait possession de son Cœur.

Aussi s'écriait-elle, dans un élan de vive reconnaissance : « O région bienheureuse, qui rends bienheureux tes habitants, en les comblant de toutes les béatitudes ! Champ de délices, où le plus petit grain suffit à rassasier la faim de tous les élus, quelle que soit la chose désirable, aimable, délicieuse, que le cœur humain puisse imaginer !

« Mais, ô mon Dieu, en vertu de quels mérites de ma, part, et d'après quel jugement de la vôtre, avez-vous pu réaliser en moi ce don inappréciable ?

« Certes, l'amour ne connaît pas de rang, mais il est riche en condescendance ; l'amour, dis-je, s'emporte, il n'attend pas le jugement, la raison ne saurait le comprendre, et il vous a enivré, ô Dieu si doux, à en perdre le sens, si j'ose ainsi parler, pour vous unir à une créature si loin de vous ressembler. »

II

SAINTE GERTRUDE REÇOIT SA MISSION.

La veille de la fête de la Dédicace, Gertrude se tenait devant le Seigneur, le Roi des rois, afin de parler pour son peuple, c'est-à-dire pour l'Église, comme jadis Esther devant Assuérus. Jésus l'accueillit avec tant de marques de tendresse qu'elle se vit admise dans le sanctuaire de son très doux Cœur. Elle entendit alors le Seigneur lui dire avec bonté : « Voilà que je mets à ta disposition tout le trésor des douceurs de mon Cœur divin ; tu en feras part à tous, autant que tu le voudras. »

Sans plus tarder, Gertrude commença son ministère, puisant comme avec la main dans le Sacré-Cœur le remède, elle en aspergea de nombreux ennemis qui inquiétaient alors de leurs menaces la maison de campagne du monastère. Cela fait, elle reconnut que tous ceux qu'avait touchés même une goutte du remède puisé dans le Cœur sacré en avaient éprouvé un tel effet, qu'ils étaient portés sincèrement à se repentir et à faire pénitence pour leur salut.

Une seconde fois, Notre-Seigneur donna à son épouse bien-aimée tous les trésors de son Cœur pour les distribuer au monde. Elle venait d'offrir son cœur au Seigneur, en lui disant : « Voici, Seigneur, mon cœur détaché de toute créature, que je vous offre de ma pleine volonté ; je vous prie de le laver dans l'eau si efficace de votre très saint côté, de l'orner, en le plongeant dans le précieux sang de votre très doux Cœur, et de l'embaumer pour vous seul dans les parfums délicieux de votre divin amour. » Gertrude vit alors le Fils de Dieu

qui offrait à Dieu son Père son cœur uni au Cœur divin ; ce fut sous la forme d'un calice qui semblait formé de deux parties jointes ensemble à la cire. A cette vue, elle dit avec humilité et dévotion au Seigneur : « Faites, ô Dieu très aimant, que mon cœur vous suive comme ces vases que l'on porte partout pour rafraîchir les maîtres ; ayez-le toujours près de vous pour y verser ou y puiser, à telle heure et pour telle personne qu'il vous plaira. » Le Fils de Dieu accepta cette offrande avec bonté et dit à son Père : « Pour votre éternelle louange, ô Père saint, je consacre ce cœur ; il répandra le trésor renfermé par mon Cœur dans mon humanité, pour être distribué au monde. » Aussi, depuis ce jour, quand il arrivait à Gertrude, et c'était assez fréquent, d'employer cette formule pour offrir à Dieu son cœur, il lui semblait parfois rempli à déborder. Il se répandait en louanges et en actions de grâces ; tantôt les habitants du ciel en recevaient une augmentation de joie, tantôt ceux qui étaient encore sur la terre en profitaient pour leur avancement. On le verra dans ce qui suit. Elle comprit aussi que le bon plaisir du Seigneur était qu'elle fit écrire ceci pour l'utilité de beaucoup d'âmes.

III PERPÉTUITÉ DE LA MISSION DE SAINTE GERTRUDE

Ce ministère de Gertrude ne devait pas finir avec sa vie. Elle est restée en possession de distribuer aux âmes les richesses du Cœur sacré.

Le Seigneur Jésus lui apparut une fois et lui demanda son cœur en disant : « Donne-moi ton cœur, ma bien-aimée. » Lorsqu'elle eut fait toute joyeuse ce don, il lui sembla que le Seigneur plaçait contre son Cœur divin le cœur de Gertrude et le faisait descendre comme un long canal jusqu'à terre. Il répandait avec abondance par ce canal les flots de sa bonté et les trésors de sa tendresse. Il lui dit ensuite : « Je prendrai désormais plaisir à me servir toujours de ton cœur comme d'un canal ; par lui, je verserai, de la source jaillissante de mon Cœur divin, des torrents de divine consolation sur tous ceux qui se tiendront prêts à recevoir ce que tu chercheras à leur donner, c'est-à-dire qui auront recours à toi avec confiance et humilité. » III, 67.

Cependant quelle que pût être l'efficacité de la promesse faite à Gertrude, elle ne devait pas être, auprès du peuple chrétien, l'apôtre par excellence du Cœur de Jésus ; cet honneur était réservé à la Bienheureuse Marguerite-Marie. La gloire de Gertrude est d'avoir été choisie pour être la prophétesse et la théologienne du Sacré-Cœur. La doctrine destinée d'abord aux âmes privilégiées, devait, comme celle de sa douce compagne sainte Mechtilde, devenir un astre lumineux dans l'Église de Dieu.

CHAPITRE XIV

Comment Gertrude fut la prophétesse du Sacré-Cœur.

L'apôtre et évangéliste saint Jean lui apparut un jour, au temps de l'Avent, pendant l'oraison. Ses vêtements au jaune tissu étaient tout parsemés d'aigles d'or. Sur son épaule droite était un lis, avec ces mots : « Le disciple que Jésus aimait. » Sur son épaule gauche était un autre lis avec ces paroles : « Le gardien de la Vierge. » Ce qui rappelait le double privilège qu'il eut d'être de nom et en réalité, avant les autres apôtres, le disciple que Jésus aimait, et de recevoir ensuite en sa garde, du Seigneur lui-même près de mourir sur la croix, son lis, c'est-à-dire sa Mère virginale. Il portait aussi sur sa poitrine un rational merveilleux, à cause de la faveur qu'il avait eue de reposer à la Cène sur la douce poitrine de Jésus. Ce rational portait écrit en lettres vivantes : « Au commencement était le Verbe. »

Alors, Gertrude dit au Seigneur : « Pourquoi, très aimable Seigneur, me l'avez-vous présenté, à moi indigne, cet ami qui Vous est si cher ? »

Le Seigneur répondit « Afin de lui inspirer pour toi une amitié spéciale ; puisque tu n'as pas d'apôtre à toi, je choisis celui-ci pour être auprès de moi ton fidèle patron dans les cieux. »

Et quel était donc le motif d'une telle faveur accordée à sainte Gertrude ? Elle va elle-même nous l'apprendre.

En la fête du même apôtre, comme elle était tout entière à sa dévotion, le disciple que Jésus aimait si intimement lui apparut et la combla de mille marques d'amitié. Elle lui recommanda alors avec instance plusieurs sœurs qui avaient recouru à ses prières ; saint Jean accepta avec bienveillance et lui dit : « Je ressemble en cela à mon Seigneur : j'aime ceux qui m'aiment. »

Gertrude lui dit : « Ne pourrais-je pas obtenir quelque grâce, moi chétive, en votre très douce fête ? » Il répondit : « Viens avec moi, tu es l'élue de mon Seigneur ; reposons ensemble sur le sein si doux du Seigneur, là sont cachés tous les trésors de la béatitude. » Et la prenant avec lui, il la conduisit auprès de son tendre Sauveur, la plaça à droite et fit un détour pour se placer à gauche. Tous deux prirent ainsi leur repos sur la poitrine du Seigneur Jésus. Saint Jean, touchant alors du doigt avec une respectueuse tendresse la poitrine du Seigneur, dit : « Voici le saint des saints qui attire à soi tout ce qui est bon au ciel et sur la terre. » Alors Gertrude demanda à saint Jean pourquoi il avait choisi le côté gauche sur la poitrine du Seigneur, et l'avait placée au côté droit. Il lui répondit « Parce que j'ai remporté toutes les victoires ; je suis devenu un même esprit avec Dieu, je peux pénétrer dans une intimité qui n'est pas accessible à une personne vivant en sa chair. J'ai donc choisi ce qui est impénétrable ; pour toi, qui vis de la vie terrestre, tu ne pourrais, comme

moi, pénétrer dans le côté fermé pour y faire des recherches ; je t'ai donc placée à la plaie du Cœur divin ; tu pourras en tirer plus aisément cette douceur et cette consolation que, dans son bouillonnement perpétuel, l'amour divin répand avec impétuosité sur tous ceux qui le désirent. »

Comme elle éprouvait une jouissance ineffable aux pulsations très saintes qui faisaient battre sans interruption le Cœur sacré, elle dit à saint Jean : « N'avez-vous pas senti, bien-aimé de Dieu, le charme de ces suaves pulsations, qui ont pour moi en ce moment tant de douceur, lorsque vous reposiez à la Cène sur ce sein béni ? » Il répondit : « Oui, je l'ai senti et ressenti, et la suavité en a pénétré mon âme ; ce fut comme le plus doux hydromel qui imprègne de sa douceur une bouchée de pain frais. Et même mon âme en a été échauffée avec autant de force qu'une chaudière l'est par un feu ardent qui la fait bouillir. » Elle reprit : « Pourquoi donc avez-vous gardé là-dessus un silence si absolu, que vous n'avez jamais rien écrit, si peu que ce fût, qui le donnât à entendre pour nous en faire profiter ? » Il répondit « Ma mission était autre : à l'Église encore jeune j'avais à transmettre, sur le Verbe incarné de Dieu le Père, une seule parole : elle suffira, jusqu'à la fin du monde, à satisfaire l'intelligence de la race humaine tout entière, et personne ne parviendra jamais à la pleinement comprendre. Quant à exprimer les douceurs de ces pulsations, c'est chose réservée aux derniers temps : le monde vieilli, en entendant ce mystère, reprendra dans l'amour divin quelque chaleur. » IV, 4.

Voilà donc la magnifique prophétie de saint Jean, annonçant la diffusion de la dévotion au Sacré-Cœur, diffusion dont nous sommes aujourd'hui les témoins privilégiés.

Et pourquoi saint Jean est-il choisi pour annoncer au monde la manifestation du Cœur sacré ?... C'est que son apostolat n'a pas cessé avec sa vie ; il continue dans le ciel. Le Sacré-Cœur lui a été donné ; ce sera toujours à lui de le révéler au monde.

Saint Jean avait fini de parler, et Gertrude l'admirait reposant avec grâce sur la poitrine du Seigneur.

L'apôtre répondit à sa pensée : « Jusqu'à ce moment, je t'ai apparu sous la forme que j'avais sur la terre, tel que je reposais sur le sein du Seigneur, mon ami, et, mon unique Bien-Aimé ; mais si tu le veux, j'obtiendrai pour toi de me voir tel que je suis, à présent que je goûte les délices de la Divinité dans les cieus. » Il vint à Gertrude un vif désir d'obtenir cette faveur. Aussitôt elle aperçut, dans le sein de Jésus, la Divinité comme une mer immense, et dans cet océan saint Jean nageant comme un petit poisson sous la forme d'une jeune abeille, avec une liberté et des délices ineffables. Elle comprit ainsi qu'il se tenait de préférence là où le courant de la Divinité agit plus puissamment sur l'humanité. Et tout rempli et enivré de ces torrents de délices, avidement reçus, le cœur de saint Jean laissait courir, comme un mince filet, sur toute

l'étendue de l'univers, les gouttes de la divine suavité. C'était la belle doctrine pour le salut des hommes qu'il avait annoncée, en particulier la parole de son Évangile : « Au commencement était le Verbe. » IV, 4.

Voilà bien le disciple qui avait bu à la source du Sacré-Cœur les flots de son Évangile ; c'est bien à lui de compléter une lacune en révélant la source nouvelle qui doit jaillir dans ces derniers temps.

Bossuet exprime admirablement cette conclusion : « Il ne suffit pas au Sauveur de répandre ses dons sur saint Jean, il veut lui donner jusqu'à la source. Tous les dons viennent de l'amour ; il lui a donné son amour. C'est au cœur que l'amour prend son origine, il lui a donné encore le Cœur et le met en possession du fonds dont il lui a donné tant de fruits. « Viens, dit-il, à mon cher disciple, je t'ai choisi pour être le docteur de la Charité, viens la boire jusque dans sa source, viens y prendre les paroles d'onction par lesquelles tu attendras mes fidèles. Approche de ce Cœur qui ne respire que l'amour des hommes, et, pour mieux parler de mon amour, viens sentir de près les ardeurs qui me consomment. ».

« Mais, Jean, puisque vous en êtes le maître, ouvrez-nous ce Cœur de Jésus, faites-nous-en remarquer les mouvements que la seule charité excite !

« C'est ce qu'il a fait dans tous ses écrits : tous les écrits de saint Jean ne tendent qu'à expliquer le Cœur de Jésus. En ce Cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme : mystères de charité dont l'origine est au Cœur ; un Cœur, s'il se peut dire, tout pétri d'amour ; toutes les palpitations, tous les battements de ce Cœur, c'est la charité qui les produit.

« Voulez-vous voir saint Jean vous montrer tous les secrets de ce Cœur ? Il remonte jusqu'au principe : *In principio*, c'est pour venir à ce terme : « *Et habitavit in nobis* ! Il a habité parmi nous. » Qui l'a fait ainsi habiter avec nous ? L'amour. C'est ainsi que Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum*. C'est l'amour qui l'a fait descendre pour se revêtir de la nature humaine. Mais quel Cœur aura-t-il donné à cette nature humaine sinon un Cœur tout pétri d'amour ? » (Panégyrique de saint Jean.)

O disciple vraiment heureux, à qui Jésus-Christ a donné son Cœur, sur lequel il vous ordonna de vous reposer comme sur une place qui vous était acquise, obtenez-nous la piété, l'innocence et la sainteté spirituelle, que recherche en nous avec tant d'ardeur Celui qui est la fleur et le fils de ce beau lis dont vous avez été établi le gardien fidèle. (Exerc. IV.)

CHAPITRE XV

Comment sainte Gertrude est la théologienne du Sacré-Cœur.

Affirmer que sainte Gertrude est la théologienne du Sacré-Cœur, est-ce dire qu'elle a seulement exposé l'objet de la dévotion, son caractère, ses pratiques ?

Sa doctrine embrasse un horizon autrement vaste. Elle nous révèle le Sacré-Cœur tel que Bossuet le comprend, comme le centre et le résumé de tous les mystères : « En ce Cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme. » Déjà, pour cette fille du cloître qui vivait au XIII^e siècle, la dévotion au Sacré-Cœur est ce qu'elle était pour le cardinal Pie, « la quintessence du christianisme ». Déjà pour elle, comme pour le grand cardinal, le christianisme s'identifie avec la dévotion au Sacré-Cœur.

Comment se fait-il que les anciens écrivains n'aient pas su mettre en relief ce caractère si original des révélations de sainte Gertrude ? Au lieu de combler cette lacune, les écrivains modernes ont seulement fait quelques emprunts au *Héraut de l'Amour divin*. Sans doute, le savant traducteur des œuvres de la sainte a justement apprécié le trésor caché ; pourquoi donc s'est-il contenté d'indiquer la route à suivre et de tracer le programme à remplir ? N'aurait-il pas dû entreprendre un travail auquel il était si bien préparé ? Voici comment il résume et caractérise la doctrine de Gertrude sur le Sacré-Cœur.

« Sainte Gertrude eut pour mission de révéler le rôle et l'action du Cœur divin dans l'économie de la gloire divine et de la sanctification des âmes ; et sur ce point important, nous ne séparerons point d'elle sainte Mechtilde. L'une et l'autre, à l'égard du Cœur de Dieu fait homme, se distinguent entre tous les docteurs spirituels et tous les mystiques des âges divers de l'Église. Nous n'en exceptons pas les saints de ces derniers siècles par lesquels Notre-Seigneur a voulu qu'un culte public, officiel, fût rendu à son Cœur sacré. Ils en ont porté la dévotion dans toute l'Église et ont ainsi travaillé heureusement à un rapprochement entre le Créateur méconnu et son ingrate créature ; mais ils n'en ont pas exposé les mystères multiples, nécessaires, universels, avec l'insistance, la précision, la perfection qui se rencontrent dans les révélations de nos deux saintes, et cela trois siècles avant qu'il fût parlé publiquement du Sacré-Cœur du Seigneur Jésus, et lorsque auparavant le mystère était resté caché dans les secrets divins et avait à peine été effleuré par les divers docteurs qui avaient exalté l'amour de Dieu pour l'homme.

« La conception profonde qu'eut sainte Gertrude du mystère de cet amour dans le Cœur de l'Homme-Dieu serait vraiment surprenante, si on ne la considérait elle-même comme une preuve intrinsèque des plus convaincantes de l'authenticité de son inspiration. Ce qu'elle en a dit dépasse tout ce que l'imagination de l'homme aurait pu concevoir. Tantôt le Cœur divin lui apparaît

comme un trésor où sont renfermées toutes les richesses ; tantôt c'est une lyre touchée par l'Esprit-Saint, au son de laquelle se réjouissent la très sainte Trinité et toute la cour céleste. Puis, c'est une source abondante dont le courant va porter le rafraîchissement aux âmes du purgatoire, les grâces fortifiantes aux âmes qui militent sur la terre, et ces torrents de délices où s'enivrent les élus de la Jérusalem céleste ; c'est un encensoir d'or d'où s'élèvent autant de parfums d'encens qu'il y a de races diverses d'hommes pour lesquelles le Sauveur a souffert la mort de la croix. Une autre fois, c'est un autel sur lequel les fidèles déposent leurs offrandes ; les élus, leurs hommages ; les anges, leurs respects ; et le prêtre éternel s'immole lui-même. C'est une lampe suspendue entre le ciel et la terre. C'est une coupe où s'abreuvent les hommes, mais non les anges, qui néanmoins en reçoivent des délices. En lui la prière du Seigneur, le Pater noster, a été conçu et élaboré, il en est le -doux fruit ; par lui est suppléé tout ce que nous avons négligé de rendre d'hommages dus à Dieu, à la sainte Vierge et aux saints. Pour remplir nos obligations, le Cœur divin se fait notre serviteur, notre gage ; en lui seul nos œuvres revêtent cette perfection, cette noblesse qui les rend agréables aux yeux de la Majesté divine ; par lui seul découlent et passent toutes les grâces qui peuvent descendre sur la terre. A la fin, c'est la demeure suave, le sanctuaire sacré qui s'ouvre aux âmes, à leur départ de ce monde, pour les y conserver dans d'ineffables délices pour l'éternité. » (PRÉFACE, XVIII.)



Table des matières

LIVRE I Sainte Gertrude, ses révélations et sa mission.....	3
CHAPITRE I Dédicace à Notre- Seigneur	3
CHAPITRE II Composition du second livre des Révélations	4
CHAPITRE III Le livre s'achève et est approuvé par Notre-Seigneur	6
CHAPITRE IV Enfance de sainte Gertrude	9
CHAPITRE V La conversion de Gertrude.....	11
CHAPITRE VI La transformation intellectuelle en sainte Gertrude	13
CHAPITRE VII La transformation du cœur en sainte Gertrude	15
CHAPITRE VIII L'habitation permanente du Cœur de Jésus dans le cœur de Gertrude	17
CHAPITRE IX De l'impression des plaies sacrées de Jésus-Christ	20
CHAPITRE X La transverbération du cœur ou la blessure d'amour.	22
CHAPITRE XI La venue de l'Enfant Jésus dans le cœur de Gertrude.....	24
CHAPITRE XII L'âme de Gertrude est marquée du sceau de la Trinité..	25
CHAPITRE XIII Notre-Seigneur donne à sainte Gertrude une mission relative à son Cœur sacré.	26
I LA PROMESSE FAITE A SAINTE GERTRUDE	26
II SAINTE GERTRUDE REÇOIT SA MISSION.....	27
III PERPÉTUITÉ DE LA MISSION DE SAINTE GERTRUDE.....	28
CHAPITRE XIV Comment Gertrude fut la prophétesse du Sacré-Cœur. 29	29
CHAPITRE XV Comment sainte Gertrude est la théologienne du Sacré- Cœur.	32